

même ; mais ne me demandez pas l'impossible, de peur que, cédant à des entraînements plus d'accord avec mes goûts et avec mon cœur, je ne cherche à me soustraire au malheur que vous me faites entrevoir.

—Quels entraînements ? demanda Mme de Vorcelle, que ce seul mot rappela à elle-même.

Hélène ne répondit pas. Elle demeura digne et calme.

—Est-ce une menace ! reprit la baronne dont les sourcils se froncèrent. Alors, puisque tu me connais si bien, tu dois savoir que la menace m'irrite au lieu de me désarmer. Réponds, je l'exige, de quels entraînements veux-tu parler ? Ton cœur se serait-il fourvoyé ? Aimerais-tu quelqu'un que tu rougirais de nommer ?

—Vous ne pensez pas ce que vous venez de dire, fit Hélène avec une angélique douceur. Quant à moi, je ne saurais vous répondre en l'état de surexcitation où je vous vois pour la première fois de ma vie. Mais, poursuivit-elle en se redressant fièrement, le jour où j'aimerai, où je l'avouerai hautement, je ne craindrai pas qu'on dise de celui que j'aurai choisi : "Celui-là a volé ses millions, celui-là a tué son père."

A ces mots, Hélène se retira sans forfanterie, sans dépit apparent, humble, et courbant la tête devant le regard courroucé de sa mère.

Quant elle eut disparu, la baronne put envisager de sang froid la position embarrassante où la plaquait le refus formel de sa fille. Elle lui aurait pardonné peut-être l'insurmontable aversion qu'Hélène avait témoigné pour Raymond, mais en se rappelant les allusions, les reticences, les demi-aveux que la jeune fille avait laissés échapper, la chaleur avec laquelle elle avait pris le parti de l'artiste, elle se demanda si Hélène n'aimait pas Adrien.

Sa sollicitude maternelle s'alarma de ce qu'elle croyait être le malheur de sa fille. Non pas qu'elle eût la moindre doute sur l'honorabilité du jeune peintre, mais parce qu'il était sans nom, sans fortune, et qu'elle redoutait pour sa fille les résultats d'une si monstrueuse mésalliance.

La frayeur qu'elle avait de cet amour la rejeta plus que jamais dans les bras du comte.

"Je vous attends, lui écrivit-elle séance tenante. Ne vous effrayez d'aucune résistance. Je réponds du succès."

Et elle fit jeter cette lettre à la poste, sans même en prévenir sa fille.

Quant à Adrien, il ne soupçonnait pas la tempête que sa lettre avait soulevée.

Assis devant une toile inachevée, découragé, songeant à l'amour insensé contre lequel il était impuissant à lutter, il n'avait pas encore pu se remettre au travail.

A peine avait-il tourné la tête en entendant vibrer la sonnette de l'antichambre.

Tout à coup, il se redressa.

Sa domestique venait de soulever la portière de l'atelier et lui avait dit ce nom :

—Le prince Adjir !

En effet, impassible et souriant comme par le passé, le rajah s'avancait au-devant d'Adrien.

II

QUEL TABLEAU DÉSIRAIT LE NABAB

Le prince Adjir faisait ses visites. Il était venu en grande cérémonie, dans une voiture attelée de deux magnifiques chevaux, conduite par un cocher à perruque, et escorté par deux valets de pied poudrés à blanc.

Jamais équipage semblable ne s'était arrêté devant la porte de la maison.

Aussi quand le nabab, vêtu de ces splendides costumes qu'il portait d'ordinaire, demanda au contraire le nom d'Adrien, celui-ci conçut pour son locataire une estime et un respect qu'il n'avait jamais professés jusqu'alors.

Le prince pénétra dans l'atelier, il tenait à la main un rouleau de papier.

Adrien s'empressa de lui offrir un siège.

—A quel heureux hasard dois-je l'honneur de votre présence ? demanda-t-il.

—Ce n'est point un hasard, répondit l'Indien. Ne vous rappelez-vous plus ce dont nous sommes convenus ?

—Excusez-moi, prince, dit l'artiste, mais je ne me souviens pas...

—Ne vous ai-je pas annoncé l'autre jour, en allant chez le comte d'Olligny, que j'avais un tableau à vous commander ?

—Vous avez raison ; mais il s'est passé tant de choses depuis ce jour-là, que mes idées sont un peu confuses...

Le fait est qu'Adrien, sans se douter de son indiscretion, ne cessait de regarder le prince Cachemiro. Probablement il cherchait encore sur les traits du nabab la ressemblance qu'il y avait découverte lors de son voyage.

—En effet, dit l'Indien, vous avez l'air distrait, préoccupé. Vous serait-il arrivé quelque accident fâcheux ?

Cette remarque du prince rappela l'artiste aux convenances.

—Non, s'empressa-t-il de répondre, je vous remercie.

—Alors, reprit le nabab, voulez-vous que nous nous occupions de notre tableau ?

—Je suis à vos ordres, prince.

A ces mots, l'Indien déroula les papiers qu'il tenait à la main.

—Je vous ai dit, continua-t-il, que j'avais fait lever un plan détaillé et dessiner un croquis des lieux où la scène doit se placer. Ce plan et ce croquis, les voilà.

Et il les tendit au jeune peintre, qui les examina avec attention.

—Ils ne sont pas très réussis, vous pouvez vous en convaincre, comme couleur et comme perspective, continua le prince, mais ils sont d'une exactitude à laquelle il n'y a rien à reprocher.

Adrien ne détachait pas ses yeux de ces desseins, et à mesure qu'il se livrait à cette étude minutieuse ses traits exprimaient une surprise de plus en plus marquée.

—Mais je connais cet endroit, ce château ! s'écria-t-il enfin.

—Ah ! fit le nabab, vous croyez ?

—Certainement ; c'est celui dans lequel nous sommes entrés ensemble, le lendemain de notre arrivée chez le comte, le château de Jouve !

—Vous ne vous trompez pas, dit le prince, c'est bien cela. De sorte que vous reconnaissez à ce croquis le mérite de l'exactitude ?

—Tellement qu'avec des indications aussi précises je n'avais pas besoin que vous me fissiez visiter ce château, répliqua Adrien. Car avouez que vous aviez une arrière-pensée en m'y conduisant.

—Je ne vous le cacherais pas. Le hasard m'a servi à sou-

hait.

—Oh ! le hasard... ricana l'artiste.

—Je vous en fais juge, repartit vivement le nabab. Savais-je, en me rendant chez le comte d'Olligny, que vous dussiez y venir aussi ?

—Non, vous avez raison.

—Par conséquent, je ne pouvais pas avoir préparé cette visite de si longue main que vous paraissiez le croire. Seulement puisque l'occasion se présentait, j'ai tenu à vous amener sur les lieux, pour que vous puissiez vous inspirer plus tard de la couleur locale, ce que ces croquis insuffisants ne vous donnaient pas.

—C'est juste, dit Adrien. Maintenant, ayez la bonté de m'indiquer la scène que je dois représenter.

—Cette scène, vous la connaissez également, répondit l'Indien.

—Vraiment ?

—Oui. Le hasard s'est encore chargé, par l'organe du jardinier, de vous apprendre une histoire que je me réservais de vous raconter.

—Celle de Paris !

—Précisément.